

MARYLIN
MAESO

La petite fabrique de

L'INHUMAIN

« La peste ne meurt ni ne disparaît jamais. »

Camus

Racisme, homophobie, identitarisme... :
autopsie d'une société
en voie de décharnement

La petite fabrique de l'inhumain

Dans la même collection

- Marylin Maeso, *Les conspirateurs du silence*, 2018.
Éric Fiat, *Ode à la fatigue*, 2018.
Yascha Mounk, *Le peuple contre la démocratie*, 2018.
Denis Ramond, *La bave du crapaud*, 2018.
Claire Marin, *Rupture(s)*, 2019.
Laurent de Sutter, *Indignation totale*, 2019.
Dorian Astor, *La passion de l'incertitude*, 2020.

De la même auteure chez le même éditeur

- Les conspirateurs du silence*, coll. « La Relève », 2018.
L'Abécédaire d'Albert Camus, coll. « Abécédaires des
Lumières », 2020.
Les lents demains qui chantent, coll. « Et après ? », 2020.

Marylin Maeso

La petite fabrique de l'inhumain

Collection « La Relève »
dirigée par Adèle Van Reeth

L  Éditions de
bservatoire

ISBN : 979-10-329-0601-9
Dépôt légal : 2021, octobre
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2021
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

À la mémoire de Samuel Paty.

Prologue

Baisser le rideau pour lever le voile

Le qualificatif « inhumain » est un peu comme le service en porcelaine : on le réserve d'ordinaire pour les grandes occasions. Il ne faut pas moins d'une guerre sanglante, d'un génocide, d'un attentat terroriste ou de sévices particulièrement sadiques pour qu'on en vienne à estimer que la situation nous dépasse. Qu'elle déborde les frontières de ce qu'une personne digne de ce nom peut, de notre point de vue, accomplir ou tolérer sans briser le lien sacré qui la rattache au genre humain. L'individu dont les actes sont qualifiés d'« abominables » ou d'« impardonnables » peut grossir les rangs des criminels endurcis sans pour autant cesser d'être notre prochain. Celui-là même qu'on appelle « monstre » n'est pas fatalement condamné à une vie de paria, pour peu qu'il croise un regard apte à percer le repoussoir. Quasimodo, dont le nom trahit l'ébauche ratée d'homme que voit en lui son père adoptif, le prêtre Frollo¹, suscite pourtant la compassion d'Esmeralda tandis

1. « Il baptisa son enfant adoptif, et le nomma *Quasimodo*, soit qu'il voulut marquer par là le jour où il l'avait trouvé, soit qu'il voulut caractériser par ce nom à quel point la pauvre petite créature était incomplète et à peine ébauchée. En effet, Quasimodo, borgne, bossu, cagneux, n'était guère qu'un à *peu près* », Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, Flammarion, 2009, p. 239.

qu'il est cloué au pilori, et s'éprend de sa bienfaitrice au point de se laisser mourir sur sa dépouille. La Bête du conte parvient à gagner l'affection de sa captive, la Belle, qui pressent le prince sous l'apparence hideuse de son geôlier. Quant à Magnéto, l'un des plus célèbres méchants de l'univers Marvel, le lecteur devine, derrière les carnages orchestrés par le mutant aux pouvoirs surnaturels et son dégoût envers une espèce toujours prompte à désigner des boucs émissaires pour justifier ses pulsions génocidaires, le spectre de l'horreur nazie dont il a été victime, ainsi que sa famille. Une généalogie de la monstruosité particulièrement mise en lumière dans l'adaptation cinématographique de Matthew Vaughn, où le futur super-vilain répond avant de l'abattre à un ancien nazi qui s'enquiert de son identité : « Disons que je suis le monstre de Frankenstein. Et que je suis à la recherche de mon créateur¹. »

Aussi difforme, hors normes ou horrifiant soit-il, le monstrueux peut, loin de l'abolir immanquablement, mettre à vif la chair faillible et vulnérable de notre humanité sous les oripeaux de la supériorité morale dont nous nous enorgueillissons. John Merrick, mieux connu sous le surnom d'« Elephant Man », nous rappelle par son cri déchirant la brutalité corrosive de nos préjugés : « Je ne suis pas un animal ! Je suis un être humain² ! » Tout comme les larmes que verse Erik Lehnsherr³ lorsqu'il puise dans le souvenir de sa mère exterminée allumant une ménorah

1. Matthew Vaughn, *X-Men. Le Commencement*, 2011.

2. David Lynch, *Elephant Man*, 1981.

3. Celui qui deviendra Magnéto dans le film de Vaughn.

la force de contrôler son pouvoir magnétique dévoilent l'énergie ambivalente de sa souffrance, qui le rapproche de l'espèce humaine tout en alimentant la méfiance et la rancœur qu'il éprouve envers cette dernière. C'est pourquoi, malgré la confusion qu'opère le langage courant en utilisant « monstrueux » et « inhumain » comme des synonymes, on peut douter que les deux notions soient symboliquement équivalentes et qu'elles entraînent les mêmes implications. La différence entre le monstrueux et l'inhumain semble se loger dans la dissipation de l'ambiguïté que charrie le premier au profit du divorce chirurgical que dénote le second. La nuance est celle qui sépare l'effroyable de l'irréparable. Là où le monstrueux interroge notre identité et fait tanguer ses contours pour nous amener à les redéfinir en nous recentrant sur l'essentiel, l'inhumain fait l'effet d'une déflagration qui ébranle jusqu'à nos repères les plus fondamentaux. Le premier ouvre un champ de réflexion. Le second expose un champ de ruines. Tout se passe comme si, lorsque survient l'anomalie irréductible, sous la forme d'un individu dont les actes – voire la simple existence – mettent à l'épreuve l'idée même que nous nous faisons de l'humanité ainsi que notre sentiment d'y appartenir collectivement, son exclusion définitive, qu'elle soit physique ou symbolique, devenait, telle l'ablation d'une tumeur maligne, une question de survie.

C'est ce basculement subreptice que Camus met en scène dans *L'Étranger*. Meursault, qui comparait pour le meurtre d'un homme croisé sur une plage, est dépeint par le

procureur sous les traits d'un « monstre moral¹ », un portrait qui a pour objet, *in fine*, d'appuyer sa requête pour la peine de mort. « Je vous demande la tête de cet homme [...], et c'est le cœur léger que je vous la demande. Car s'il m'est arrivé au cours de ma déjà longue carrière de réclamer des peines capitales, jamais autant qu'aujourd'hui, je n'ai senti ce pénible devoir compensé, balancé, éclairé par la conscience d'un commandement impérieux et sacré et par l'horreur que je ressens devant un visage d'homme où je ne lis *rien que de monstrueux*². » De quoi Meursault est-il coupable aux yeux du tribunal, exactement ? Le procureur ne fait pas mystère de son désir de le faire condamner moins pour son acte que pour le caractère qu'il lui prête : « Oui, s'est-il écrié avec force, j'accuse cet homme d'avoir enterré une mère avec un cœur de criminel³. » Comment expliquer que, dans la balance de la justice, la vie d'un homme abattu pèse moins qu'une cigarette fumée et un café au lait bu par un fils le jour de la veillée funèbre de sa mère ? Que l'assemblée s'émeuve et s'indigne, non à l'évocation d'un corps criblé de balles, mais à celle d'un homme qui ne pleure pas devant un linceul, qui délaisse le deuil au profit d'une liaison amoureuse et du cinéma de Fernandel, et qui se montre incapable d'exprimer des regrets pour son crime comme de lui donner une explication recevable ? Parce que l'homme absurde⁴ dont

1. Albert Camus, *L'Étranger*, in *Œuvres complètes*, t. 1, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2006, p. 197.

2. *Ibid.*, p. 201. Nous soulignons.

3. *Ibid.*, p. 197.

4. L'absurde désignant chez Camus le divorce entre les interrogations qui nous hantent et le silence têtue du monde qui n'a ni

Camus a fait le protagoniste de son roman n'a en réalité, au grand dam du procureur, rien de monstrueux. Là est le drame. Ce qu'il incarne, c'est l'irruption de l'inhumain, du désordre inexplicable, du malheur sans pourquoi au sein d'une société qui n'accepte pas le non-sens inhérent à l'existence¹. Qui ne tolère pas l'idée qu'un homme puisse tomber sur sa future victime par hasard et muni d'un revolver, puis appuyer sur la gâchette « à cause du soleil² ». Ce qui est reproché à Meursault, en somme, c'est de ne pas en faire assez. De se contenter de dire le vrai face à une foule blasée par le réel et qui exige le vraisemblable. D'être mauvais joueur, c'est-à-dire mauvais acteur. De ne pas avoir la passion d'un Julien Sorel ou le courroux d'un Othello. De ne pas raconter une histoire où chaque chose est à sa place, où tout fait sens, et de ne pas être à la hauteur du rôle dont il a

réponse, ni sens à fournir, on peut qualifier d'« homme absurde » celui qui a pris acte du non-sens de l'existence et qui, par conséquent, devient un étranger au milieu de ses pairs qui, eux, continuent à vivre selon les coutumes et les règles de la société sans se poser de questions quant à leur raison d'être.

1. Cette inhumanité du quotidien, Camus la décrit en ces termes dans un passage du *Mythe de Sisyphe* qui éclaire *L'Étranger* et fait directement écho à la scène du parloir de la prison où est incarcéré Meursault : « Les hommes aussi secrètent de l'inhumain. Dans certaines heures de lucidité, l'aspect mécanique de leurs gestes, leur pantomime privée de sens rend stupide tout ce qui les entoure. Un homme parle au téléphone derrière une cloison vitrée ; on ne l'entend pas, mais on voit sa mimique sans portée : on se demande pourquoi il vit. Ce malaise devant l'inhumanité de l'homme même, cette incalculable chute devant l'image de ce que nous sommes, cette "nausée" comme l'appelle un auteur de nos jours, c'est aussi l'absurde », *Le Mythe de Sisyphe*, in *Œuvres complètes*, t. 1, p. 229.

2. *L'Étranger*, *op. cit.*, p. 201.

enfilé malgré lui le costume. En d'autres termes : Meursault est coupable de ne pas satisfaire les attentes du public.

Ôter une vie ne suffit pas à se dépouiller de sa propre humanité. Quoi de plus humain, après tout, que de passer de la fureur pulsionnelle au gouffre insondable des remords ? L'art de romancer la violence homicide – de Raskolnikov, qui assassine une vieille usurière et sa sœur et qui, rongé par la culpabilité, se rend spontanément aux autorités¹, à Othello tuant Desdémone par jalousie puis se suicidant de désespoir confronté à son erreur, en passant par Julien Sorel qui tire sur Mme de Rênal pour se venger avant de requérir pour lui-même devant le juge la peine capitale² – démontre que nous excellons dès qu'il s'agit d'imaginer des manières de commettre l'irréparable sans devenir pour autant irrécupérable. Ces héros, comme le M. Hyde du docteur Jekyll³, font miroiter dans le noir la part de monstruosité qui hante l'humanité sans la détruire. Mais il n'y a rien de romantique, de noble ou de dramatique dans le geste de Meursault. Ni passé douloureux, ni mobile irrépressible permettant de replacer le meurtre dans une série causale maîtrisée. « Il faut comprendre », implore à la barre le vieux Salamano dans *L'Étranger*. Comprendre, au sens étymologique, c'est-à-dire tout embrasser, y compris ce qui, dans le monde comme dans l'humain, ne s'explique pas, ou du moins pas comme

1. Fédor Dostoïevski, *Crime et châtiment*.

2. Stendhal, *Le Rouge et le Noir*.

3. Robert Louis Stevenson, *L'Étrange Cas du docteur Jekyll et de M. Hyde*.

il le faudrait. Peine perdue, au tribunal : pour qu'il y ait un coupable, il faut que toute la lumière soit faite. La justice que réclame la société, c'est la dissipation du désordre, l'exposition d'un narratif limpide. Et si Meursault doit, pour ce faire, passer pour le psychopathe qu'il n'est pas¹, s'il est primordial de monter en épingle son apparente insensibilité pour en faire un modèle d'altérité absolue, c'est que, infiniment plus angoissant que le diable incarné, l'homme qui est devenu un meurtrier par un malheureux concours de circonstances vivait jusqu'alors la vie de monsieur Tout-le-monde.

Les derniers des salauds nous font rarement la grâce d'avoir la tête de leur forfaiture. Pire : ils ont l'audace de nous ressembler. D'être nos voisins, nos collègues, nos amis, nos proches. D'être polis, de bonne compagnie, et même serviabiles, à l'occasion. Spinoza souligne, dans *l'Éthique*, que nous ne désirons pas les choses parce que nous les estimons désirables en elles-mêmes, mais que nous les décrétons objectivement désirables pour nous donner une bonne raison de les désirer. Suivant une logique analogue, la tirade du procureur sonne comme l'aveu involontaire d'une inversion inassumable. Il ne juge pas Meursault inhumain parce qu'il ne nous ressemble pas. C'est au contraire parce qu'il a besoin de voir en lui un

1. Le tribunal commet l'erreur de déduire de l'inexpressivité de Meursault son absence d'émotion. Or, ce dernier montre le contraire à plusieurs reprises (quand la haine qu'il sent se concentrer sur sa personne lui donne envie de pleurer ou, à l'inverse, quand le plaidoyer de son ami Céleste l'emplit de reconnaissance).

étranger, un Autre radicalement incompréhensible et inassimilable, de réprimer comme on désamorce une bombe la possibilité d'une identification à celui qui conserve une apparence familière, qu'il fait en sorte de ne rien percevoir en lui qui puisse suggérer son appartenance à l'humanité. « Barbarie » sert volontiers de nom d'emprunt à cette urgence, éprouvée dans le cœur des peuples comme dans celui des gens, de rejeter au lointain celui dont on ne peut se résoudre à admettre qu'il est comme nous. Ainsi, le sort réservé à Meursault nous fait toucher du doigt ce dont le recours à la notion d'inhumain est le symptôme : le vertige éthique de la proximité du précipice. Que faire quand, ayant passé l'âge de croire aux monstres, on sait que l'atrocité de l'acte ne se reflète pas forcément dans la personnalité de son auteur ? Quand on arrive au tribunal prêt à contempler le mal incarné dans le box des accusés, et qu'on n'y trouve qu'une personne quelconque qui nous contraint à envisager l'insupportable : si rien ne nous différencie fondamentalement d'elle, qu'est-ce qui peut encore nous empêcher de suivre son exemple ? Si l'existence et les actions qui la composent n'expriment pas l'essence de celui qui agit, si celle-là n'est pas déterminée par celle-ci, autrement dit, si le mal n'est pas l'apanage d'un groupe limité d'individus mauvais par nature, et de ce fait aisément repérables, mais une potentialité présente en chacun de nous, aussi saint ou héroïque soit-il, où trouver le salut ?

Le monstre est défini par sa différence extraordinaire. Elle fait peur, mais au moins, elle crève les yeux. Comme son nom l'indique, il se montre. On le donne en spectacle

parce qu'il surprend et divertit par son anormalité. Le problème que soulève l'inhumain tient, inversement, à sa banalité. Et l'histoire nous apprend, à rebours des fables, que les monstres authentiques, ceux que leur absence d'empathie ou leur génie maléfique rendent exceptionnels, sont l'exception, précisément. Que l'inhumain est trivial, et qu'il a plus souvent la mine du gentil chasseur que la gueule du grand méchant loup. L'enfance nous apporte nos premiers frissons avec la crainte des monstres tapis sous le lit. Mais la terreur ne nous envahit qu'avec la révélation que les protagonistes de nos cauchemars infantiles se cachent en plein jour, derrière les sourires affables et les réputations au-dessus de tout soupçon de nos concitoyens. L'inhumain est l'histoire de cette transition brutale du conte de fées au compte de faits. Des frayeurs fugaces augurant une fin heureuse à l'énumération interminable des faits divers où l'horreur s'invite chez nous sans prévenir.

La confusion entre le monstrueux et l'inhumain traduit donc la nostalgie d'un mal explicite, évident, qui avancerait à visage découvert et qu'on pourrait cerner pour mieux s'en préserver. On attribue traditionnellement la polémique suscitée par l'expression arendtienne « banalité du mal¹ », lors de son entrée dans le débat sur le

1. Hannah Arendt décrit en ces termes, à la fin d'*Eichmann à Jérusalem*, le contraste entre la médiocrité du fonctionnaire nazi éponyme et l'horreur des meurtres qu'il a commis. C'est donc à tort qu'on l'a accusée, dès la sortie du livre, de banaliser ces crimes eux-mêmes, alors qu'elle souhaitait simplement transmettre un

système génocidaire, à une incompréhension quant à sa signification. Et si c'était, au contraire, parce que le message a été parfaitement reçu qu'il a fait scandale ? Et si ce faux procès qu'on lui a fait en l'accusant à tort de minimiser l'énormité des crimes nazis n'était qu'une diversion, une manière de dissimuler l'offense véritable qu'on ne lui pardonne pas – celle d'avoir dépeint les petits fonctionnaires de l'industrie de la mort de masse sous des traits que nous croisons tous les jours, dans la rue et jusque dans la glace ? De nous avoir fait envisager à quel point il est aisé de suspendre la pensée au profit du réflexe mécanique ?

Tant qu'on lui prête les traits de la barbarie, l'inhumain demeure cette exception qui confirme la règle que nous prétendons incarner. Il nous conforte dans nos principes en nous figurant leur négation comme provenant exclusivement d'une extériorité radicale. Mais on ne peut indéfiniment esquiver les miroirs qui, de Montaigne à Lévi-Strauss, réfléchissent l'inquiétante familiarité de l'abjection. La certitude d'être du bon côté, celui de la civilisation et de l'humanisme, ne nous immunise pas contre les piqûres de rappel comme celle qu'administra Merleau-Ponty, au début de la guerre froide, aux Occidentaux qui jugeaient

vertige dont d'autres, comme Primo Levi, ont également fait l'expérience : « Ils étaient [...] de la même étoffe que nous, c'était des êtres humains moyens, moyennement intelligents, d'une méchanceté moyenne, sauf exception, ce n'étaient pas des monstres, ils avaient notre visage mais ils avaient été mal éduqués. », Primo Levi, *Les Naufragés et les Rescapés*, Gallimard, 1983, p. 199.

les crimes du système soviétique avec la morgue de ceux qui ont oublié les cadavres qui se décomposent dans leur propres placards : « [T]ous les régimes sont criminels, [...] le libéralisme occidental est assis sur le travail forcé des colonies et sur vingt guerres, [...] la mort d'un Noir lynché en Louisiane, celle d'un indigène en Indonésie, en Algérie ou en Indochine est, devant la morale, aussi peu pardonnable que celle de Roubachov¹... » Les parents ont coutume, pour rassurer leur progéniture effrayée par les silhouettes qui se dessinent dans l'obscurité, de leur répéter qu'elles ne sont pas réelles. Mais qui consolera l'adulte qui, à force de voir de petits bureaucrates courtois et discrets envoyer des millions d'innocents à la mort, des jeunes à peine sortis de l'adolescence poignarder des passants sous ses fenêtres ou décapiter un professeur à la sortie d'un collège, et des serviteurs de Dieu violer des enfants, sait désormais que nous fabriquons des monstres pour détourner notre attention du mal autrement plus insoutenable qui sommeille dans le cœur d'hommes ordinaires ?

Dans le livre qu'il consacre à l'inhumain², Nicolas Grimaldi ne manque pas de relever, en s'appuyant notamment sur le témoignage de Robert Antelme³, que la déshumanisation n'est pas l'exception, mais une modalité

1. *Humanisme et terreur*, in Maurice Merleau-Ponty, *Œuvres*, Gallimard, coll. « Quarto », 2010, p. 211. Roubachov est un personnage du roman de Koestler *Le Zéro et l'Infini*, torturé par les fonctionnaires d'un parti totalitaire dont il fut jadis un éminent représentant.

2. Nicolas Grimaldi, *L'inhumain*, PUF, 2010.

3. Robert Antelme, *L'Espèce humaine*, Gallimard, 1978.

constitutive de l'humain, en ce qu'elle forme le pendant inévitable de la liberté de chacun : « C'est parce qu'il a *librement* choisi un type d'humanité qu'il refuse de la reconnaître chez ceux qui ont fait le choix d'un autre, et ne lui ressemblent donc pas¹. » Remarquant, à juste titre, qu'il n'est aucune guerre où les forces en présence ne dénoncent mutuellement l'inhumanité de l'armée adverse, et que ce sentiment d'appartenir pour ainsi dire à des espèces foncièrement divergentes a enfanté les très nombreuses atrocités dont est jonchée l'histoire, il soulève le paradoxe suivant : « Comment l'inhumain peut[-il] être aussi banal sans cesser pour autant de surprendre [?] Alors qu'on devrait presque toujours s'y attendre, le fait est qu'on ne s'y attend jamais². »

La clé de cette énigme se situe dans l'angle qu'il adopte pour construire son essai. Si l'on se penche sur les exemples qu'il convoque à l'appui de sa démonstration, force est de constater qu'il peine à sortir d'une vision biaisée de l'inhumain qui entrave sa véritable compréhension. La démarche platonicienne³, qu'il revendique pour se donner les camps d'extermination comme point de départ de l'analyse, repose sur le postulat que l'étude

1. Nicolas Grimaldi, *L'inhumain*, *op. cit.*, p. 7.

2. *Ibid.*, p. 45.

3. Dans *La République* de Platon, Socrate propose, comme il est plus facile de commencer par lire les gros caractères pour ensuite s'atteler à déchiffrer les plus petits, d'analyser en premier ce qu'est la justice à l'échelle collective de la cité pour mieux saisir par la suite ce qu'elle est à l'échelle individuelle de l'âme.

Table

<i>Prologue. Baisser le rideau pour lever le voile</i>	9
1. Le diable se cache dans les détails.....	23
<i>Le champ du signe</i>	23
<i>Du jamais vu</i>	30
<i>Troubles de l'attention.....</i>	34
<i>Un roman en trompe-l'œil ?.....</i>	38
2. <i>Show must go on.....</i>	45
<i>La ville est un théâtre.....</i>	45
<i>Le principe d'inertie</i>	49
<i>Buzzness is business</i>	55
3. Jeux de mots, jeux de fléaux.....	63
<i>Précautions oratoires</i>	63
<i>Le devoir d'éclaircie.....</i>	65
<i>La Manif pour tous et son déni d'homophobie</i>	70
<i>Le déni d'une partie de la gauche vis-à-vis de l'antisémitisme dans ses rangs</i>	72
<i>Le blanchiment de formules à caractère raciste au nom de l'antiracisme</i>	74

4. Nous autres, petits pestiférés	79
<i>Inimaginable</i>	79
<i>Abstraction faite</i>	87
<i>Petit à petit, la peste fait son nid</i>	92
5. Liberté, j'expie ton nom	101
<i>Charlie et la tartuferie</i>	102
<i>Dessins tragiques</i>	110
<i>On achève bien les ados</i>	123
6. Le commun des mortels.....	135
<i>Humaines conditions</i>	135
<i>Comprenne qui sera</i>	147
Conclusion.....	155
Remerciements	161